Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 22

Artikel: Le commandant Forneret
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180856

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

coup ne connaissaient pas encore, mais que désormais ils reverront avec plaisir.

L'air de la montagne est indispensable au clubiste; aussi, quand les jours commencent à grandir, que les neiges se hâtent de gagner les hauteurs ou se cachent timidement dans les endroits les moins favorisés, vous le voyez se diriger d'un air préoccupé vers une terrasse, un monticule, vers.... n'importe quoi, pour sonder les progrès du printemps et se dire : « A bientôt, le moment approche, les flancs de la Dent d'Oche et de Naye reverdissent, il faut revoir la belle gentianne, cette charmante soldanelle, ce délicieux crocus....

.... Allons! mon sac, ma pipe... partons! Et comme il revient heureux, souriant! Le contentement déborde, il est plus expansif, c'est un homme nouveau, peut-être meilleur; que l'occasion se présente seulement, il est prêt à recommencer. Heureux celui qui est doué de ce sens, car il possède un trésor plus rare qu'on ne pense.

Mais parfois il est bon de former une petite légion; marcher en caravane est assez piquant; se revoir après tant de mois rudes et glacés, se serrer la main entre confédérés, faire ou renouveler connaissance, se questionner, entendre raconter ce qui se passe au lointain, tout cela laisse des impressions profondes, des souvenirs précieux.

L'appel avait retenti des rives du Léman aux bords les plus lointains du Rhône. Il s'agissait de gravir les deux plus hautes sommités de la chaîne qui sépare les vallées de l'Etivaz, du Toumalay et les Mosses, d'Ormont-dessus. Le 22 mai, vers les 3 1/2 heures du matin, près de 75 clubistes, d'âge assez différent, s'ébranlaient, dispos et joyeux, pour aller prendre possession de ces deux sommets voisins, dont l'un d'un accès facile, la *Tornettaz* (2543 mètres, ou 8477 pieds), devait être le but du plus grand nombre, et l'autre (2552 m., ou 8507 p.), réputé inaccessible dans la contrée, celui des plus expérimentés, sinon des plus hardis.

Tout concourait à favoriser l'entreprise : un ciel pur et radieux, la brise matinale, l'entrain que donne une troupe de marcheurs animés et quelque peu plaisants. Aussi, dès 6 h. 1/4, les hourra, retentissant d'une cime à l'autre, annonçaient l'arrivée simultanée des premiers de chaque troupe; le point culminant était atteint, les chapeaux s'agitent, les mains se tendent à travers l'espace, hourra! hourra! Rien de plus charmant que ces deux bandes de clubistes qui se saluaient, rien de plus sublime que le spectacle qui se déroulait à leurs regards!

D'une voix aussi ferme que possible, on entonna en chœur :

Salut! glaciers sublimes!
Vous qui touchez aux cieux!
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux.
La neige se colore,
L'air est pur, l'air est frais,
Allons chercher l'aurore
Sur les plus hauts sommets.

Sur ces hauteurs tranquilles
Le chamois broute en paix,
Le bruit lointain des villes
Ne l'atteignit jamais.
C'est ici qu'on oublie
La terre et ses douleurs,
C'est ici la patrie
De tous les nobles cœurs.
Etc.

La cime sur laquelle ont flotté, pour la première fois, le drapeau fédéral et celui de la section vaudoise, a reçu, séance tenante, le nom de *Pic roman* (2652 mètres). Méconnu, mal noté, négligé jusqu'à ce jour, il fallait tirer de l'oubli ce sommet le plus élevé de la seconde chaîne de nos Alpes vaudoises, et le soin de l'entreprise incombait nécessairement à notre section.

Le retour s'effectua sans difficulté, mais « Semper ad eventum festinat » dit Horace... Le cri rauque de la locomotive s'entend, on se serre vite la main. Au revoir,... il est 5 heures,... on part.

Allez amateurs, faites visite au Pic Roman, il vous attend et il est d'assez bonne composition.

Le commandant Forneret.

On sait que lors de la révolution de 1798, qui amena l'émancipation du canton de Vaud, les Bernois comptaient encore chez nous de nombreux partisans, qui luttèrent jusqu'au dernier moment contre l'introduction du nouveau régime; les habitants des Ormonts, entr'autres, résistèrent à l'intervention française en véritables guérillas; ils soutinrent au passage de la Croix, près du pâturage des Arpilles, un combat long et opiniâtre dont M. Ollivier fait ce pittoresque récit:

« A l'autre extrémité du Pays-de-Vaud, Berne conservait aussi des partisans dans les Alpes romandes, surtout dans la haute vallée des Ormonts, qui s'ouvrant au-dessus d'Aigle, entre les rocheuses Tours d'Aï et le pic verdoyant de Chamosaire, se prolonge et se cache derrière les têtes de neige des Diablerets. Berne avait autrefois profité des soulèvements obscurs de ces montagnards contre leurs seigneurs pour les réunir à sa domination et les lancer avec d'autres bandes sur la plaine, dans les excursions qui préludèrent aux grandes batailles de la guerre de Bourgogne. Elle avait eu bien de la peine à leur faire accepter sa réformation, mais depuis elle les avait complétement gagnés en ne leur imposant que peu de charges, et surtout parce qu'à son tour elle était devenue pour eux l'ancien régime et le bon vieux temps. Tandis que leurs voisins de la plaine du Rhône, à Aigle, Ollon et Bex, entraient dans le mouvement révolutionnaire, ils s'y montraient donc fort opposés, recevaient des troupes allemandes, et le dernier gouverneur d'Aigle, Tscharner, refugié chez eux, entretenait leur confiance et leur animosité. Des agents subalternes, peu au fait, aidèrent à leur cacher le véritable état des choses. D'après le plan du général d'Erlach, un corps de 2,500 hommes devait déboucher de leur vallée et, comme autrefois entre la bataille de Grandson et celle de Morat, tomber sur le bas pays, pousser jusqu'à Vevey et inquiéter de là l'armée ennemie en marche sur Berne. L'hésitation d'une part, et, de

l'autre, la bonne contenance des volontaires vaudois qui, le 25 février, repoussèrent une tentative sur Leysin au-dessus d'Aigle, arrêtèrent ce projet de descente; puis, l'attaque générale ayant commencé, le commandant français dans la vallée du Rhône jugea nécessaire, sans en avoir reçu l'ordre cependant, d'occuper une vallée qui pouvait communiquer avec le Bas-Simmenthal et l'Oberland.

Deux colonnes composées de Français et surtout de volontaires et de carabiniers vaudois marchèrent sur les Ormonts, l'une par le bas, l'autre par le haut de la vallée en contournant les montagnes. Le chef de brigade Clavel et le chef de bataillon Forneret, tous deux de Lausanne, les commandaient. Celui-ci partit de Bex le 4 mars, arriva par un chemin pierreux à Gryon, village ami, situé sur les premières pentes méridionales du massif dont les Ormonts se préparaient à défendre l'autre versant. Plusieurs habitants du village faisaient partie de l'expédition; mais les chemins étaient presque impraticables, et lorsqu'on arriva de nuit, avec des peines infinies, dans l'Alpe pastorale de Taveyannaz, la verte pelouse des jardins d'été n'était qu'un profond tombeau de neige où le hameau de chalets qui la couronne était lui-même enseveli. On parvint cependant à y pénétrer, on fit du feu, et chacun se rangea autour de l'âtre creux et circulaire. Le commandant Forneret ayant posé son chapeau à côté de lui, une étincelle tomba sur les plumes et les mit aussitôt en cendres. Cet incident vint donner quelque chose de plus lugubre encore à la situation; les montagnards surtout ne manquèrent pas d'en tirer de fâcheux pronostics. On dormit à peine; on n'avait que peu de vivres et la neige ne faisait qu'augmenter la soif. De grand matin, la colonne se remit en marche et commença de gravir en face de Taveyannaz les hauteurs qui conduisent au col de la Croix. La neige ne portait pas, on atteignit le sommet avec peine, et l'on commençait de descendre par un sentier qui s'enfonce dans le ravin, lorsque ceux d'Ormont, retranchés dans les bois d'Aigue-froide, firent feu d'en-haut sur les assaillants, qu'ils écharpaient et dominaient à la fois. Bons carabiniers, cachés derrière des abattis d'arbres et des sapins, ils tiraient à l'aise sur leurs ennemis enfoncés dans la neige, quelquefois jusques sous les bras. Le commandant, qui excitait toujours ses soldats, avait déjà plusieurs fois échappé aux balles des Ormonens : ceux-ci, dans leurs idées superstitieuses, le croyaient enchanté. Enfin, l'un d'entr'eux, mordant une balle avec rage, ou, selon d'autres, la remplaçant par des morceaux de fer, le perça dans la poitrine d'un coup mortel. Il dit en tombant : « Ce n'est qu'un homme de moins; je meurs pour ma patrie, je suis content. » Transporté d'abord dans une petite case voisine, il le fut ensuite à Gryon, où il expira. Mais son corps, descendu à Bex, y fut enseveli sur la place publique au pied de l'arbre de la liberté. Français, Vaudois et Valaisans, magistrats et soldats, lui rendirent les derniers devoirs au milieu d'une multitude innombrable. Des oraisons funèbres furent prononcées; puis de jeunes filles, vêtues de blanc, s'avancèrent tenant à la main des branches de laurier, les jetèrent sur le cercueil, et tous les ordres, selon leur rang, le couvrirent de terre. Il lui fut voté cette inscription en style républicain:

VOYAGEUR,
ICI REPOSE FORNERET.
FUIS SI TU ES TYRAN;
ASSIEDS-TOI SI TU ES UN FRÈRE.

. . . . . .

» Sa petite colonne n'avait pu en effet forcer le passage; mais l'autre colonne partie d'Ollon et d'Aigle, gravissant les bois par des sentiers couverts de glace, avait emporté le village de la Forclaz en y perdant une vingtaine d'hommes, et balayait la vallée, que les nouvelles de ce qui se passait du côté de Berne achevèrent de porter à la soumission. »

Un bon conseil donné au Pape.

Sous ce titre, nous reproduisons une pièce de vers remarquable, empruntée aux *Chants modernes* de Maxime du Camp ; elle fut écrite à l'occasion d'une grande réunion de prêtres, qui eut lieu à Rome il y a quelques années, dans le but de consacrer le dogme de l'*Immaculée Conception*. Le Concile lui rend aujourd'hui toute son actualité.

Père, vous êtes grand par dessus tous les hommes ;
Vous êtes le très-saint, le très-fort et nous sommes
Chétifs quand nous osons lever les yeux vers vous !
Comme à Dieu notre père on vous parle à genoux !
Votre sort ici-bas n'est pareil à nul autre.
Car vous êtes toujours successeur de l'apôtre
A qui Jésus a dit : « Je bâtirai sur toi ! »
Nul ne prévaut sur vous ! nul empereur, nul roi
Qui n'ait pour vos grandeurs un respect indicible ;
Vous êtes surhumain, vous êtes infaillible !
. . . . . .
Pour tout homme vivant, le plus grand, le plus digne,
Du nom le plus puissant, c'est un honneur insigne
Que de pouvoir baiser la mule de vos piés ;
Aux deux pôles soumis vos bras sont appuyés,
Et vous pouvez ouvrir sur le sein de la terre
Des trésors de pardon, de joie ou de colère !
Vous êtes le Lion et le rayon de miel !
Liant et déliant pour la terre et le ciel,
De la terre et du ciel vous portez la couronne ;
Du temple du Très-Haut, vous êtes la colonne ;
Vous brisez devant vous les fronts les plus hardis,
Car vous tenez en main les clefs du paradis ;
Et vous êtes enfin, vous qu'en tremblant on nomme,
Au dessous de Dieu seul, au dessus de tout homme !

Père ! daignez souffrir qu'en toute liberté
Je lève ici la voix vers votre Sainteté !

Vous avez réuni dans votre sainte ville,
Autour de votre chaire un immense concile !
Evêques et prélats, moines et cardinaux,
Gens pieux et penseurs et qui sont les créneaux
De la foi qui s'en va, débile forteresse
Qui s'écoule malgré leurs clameurs en détresse,
Vont, reposant longtemps leur front chauve en leurs mains,
Feuilletant textes, lois, livres et parchemins,
Décider pour toujours que la vierge Marie
Fut sans péché conçue et ne fut pas flétrie
Par la faute des temps adamiques ; c'est bien !
C'est affaire de dogme et je n'en dirai rien !

Père, il est dans le monde un effrayant problème
Que nul n'a pu résoudre. Incessant et suprême,
Il occupe l'esprit des pâles nations
Et les tourmente plus que les conceptions !